





Alan Poisot

# L'engrais

*Roman*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : **979-10-227-0016-0**

© Alan Poisot

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## Chapitre 1

Bernard, il était tout pour moi. Depuis notre première rencontre, il y a bien longtemps, nos regards se sont croisés, et soudain, nous nous sommes aimés. Le coup de foudre existe. Une liaison cachée aux yeux de tout le monde, puis officielle face aux parents...

Très rapidement, nous nous sommes mis en appartement ensemble. Vivre en commun nous semblait être le meilleur moyen de demeurer heureux et en paix. Il faut dire que nos géniteurs respectifs ne voyaient pas notre relation d'un très bon œil. Ils ne voyaient pas notre liaison de bon augure. Mais peu nous importait, nous étions tous les deux, contre le monde horrible qui nous entourait. Nous étions si jeunes...

Malgré le manque évident d'argent, notre logement à Paris était un cocon qui respirait l'amour. Un premier enfant en résultat, puis un deuxième, mélange de nous deux. Deux garçons, puis très rapidement, deux hommes qui partirent vivre leurs vies chacun de leurs côtés. Trop vite...

Je ne les avais que trop peu au téléphone, parfois, de temps en temps... Pas assez à mon goût. Mon cœur souffrait de ne pas entendre leur voix. Mes fils étaient tout pour moi. Que vaut une mère sans ses enfants ? Alors c'est seule, enfermée dans les toilettes glauques de notre petit appartement que je pleurais. Le temps était trop vite passé...

Ici et là, mes cheveux bruns devenaient blancs malgré les quelques teintures que je m'autorisais lorsque j'avais suffisamment d'argent. Mes yeux bleus semblaient devenir bien pâles, comme obstrués par un voile neigeux. Ils n'avaient plus la même pureté qu'auparavant. Quelques rides sillonnaient mon beau visage. Mais le maquillage avait vite fait de les camoufler, fort heureusement ! Je sentais qu'au fond de moi, je n'étais plus aussi vigoureuse qu'avant, mais psychologiquement, j'étais prête à tout pour ne pas devenir

l'une de ces personnes au visage alourdi de vieillesse. La vieillesse, c'est dans la tête. Et la vieillesse, elle n'avait pas sa place, dans ma tête...

La vie était passée trop vite. Je pleurais, lorsque je pensais à ce vertigineux fossé qui me séparait de ma jeunesse, de mes enfants, du merveilleux monde qui nous attendait et qui s'était enfui en souriant sans même que l'on puisse l'effleurer.

Puis j'arrosais mes plantes afin de ne pas trop y penser...

Malgré l'absence de mes enfants et les moments de déprime de plus en plus fréquents, tout se passait très bien dans notre appartement, jusqu'à ce fameux jour. Jour de chance, diront certains... Premier jour d'horreur, dirais-je avec le recul...

L'homme que j'aimais rentra un après-midi. Il était bien tôt, pensais-je, tandis que j'arrosais ma collection de

plantes, les yeux bouffis de larmes.

*Il est bien tôt...*

Mais peu importait. Il était là, près de moi ! Être au chômage rendait les journées très longues ! J'avais été virée à cause de mon âge avancé. D'après mon employeur, il était nécessaire de réduire les effectifs, j'avais été choisie, et cela n'avait aucun rapport avec le fait que j'approche dangereusement de la tombe.

*Tous les mêmes, ces employeurs ! Aucun jugement, aucune bonté ! Si j'étais patronne, je leur botterais bien le cul, à ces cons !*

La solitude suite à l'injustice m'étant difficile à vivre, j'aimais particulièrement le retour de mon mari Bernard, le soir. Je me sentais moins seule, et un regain indescriptible d'énergie me gagnait soudain.

Ce jour là, je le vis donc entrer dans la salle à une heure qui n'était pas coutumière. Je le regardais, en silence.

Mon mari Bernard avait été beau, dans le passé. Mais le temps passant se dépeignait davantage sur lui que sur moi. Il faut dire qu'il ne prenait pas soin de lui. Son

visage était tout ridé, et il avait déjà perdu tous ses cheveux qui étaient d'un blond éblouissant, à l'époque. Et son ventre gonflait dangereusement. Pourtant, il ne mangeait pas plus qu'avant. C'était à n'y rien comprendre.

Mais mon Bernard, je l'aimais malgré toutes ces affreuses marques du temps, et en cet instant précis, j'étais heureuse qu'il soit là, auprès de moi, à cette heure prématurée.

Mais ce jour-là, outre le fait qu'il rentre de bonne heure, son attitude était très étrange. Mon bonheur fugace et volatile s'évapora, remplacé aussitôt par un bloc lourd de terreur.

Bernard ne parlait pas. Ses yeux étaient humides, et sa peau était écarlate. Il me semblait même apercevoir quelques tremblements dans ses gestes. Curieux comportement qui n'était pas le sien ! Je ressentis une panique monstrueuse m'envahir.

*Va-t-il me quitter pour une jeune femme ? Une belle jeune femme à la peau lisse et ferme ?* Pensais-je.

J'étais outrée ! Comment pouvait-il se permettre

d'aller voir ailleurs ? Non. Bernard, mon Bernard, n'était pas comme ça... Vulgaire moment de lucidité, puis...

*Il voit un homme ! Il va me quitter pour un homme !  
Il aime les hommes !*

Silence dans la salle. Que se passait-il dans sa tête, en cet instant précis ? La tension était palpable et se traduisait par une sourdine pesante. C'en était trop ! Au moment où j'allais lui faire avouer la raison de ce remue-ménage silencieux, il lâcha le morceau :

— Ma Biche, me dit-il. Fais tes bagages, nous partons !

Soulagement en moi. Il ne me quittait pas pour une tierce personne. Nous partions tous les deux ! Juste tous les deux ! Vraiment, je ne me voyais pas partir à trois, ni même le voir partir sans moi...

— Comment ça ? Nous partons ? Dis-je tout de même, un peu déconcertée.

— Nous partons... On s'en va ! On part dans un endroit fabuleux ! Mais ça, c'est la surprise !

Puis il se mit à rire en tremblant, comme un vieux

fou échappé de l'asile psychiatrique. Il était tout excité mon Bernard. En quarante-cinq ans de vie commune, jamais je ne l'avais vu dans cet état.

Il s'éclipsa dans la chambre où je le suivis, et commença à sortir du linge de la commode. Les vêtements auparavant si bien rangés furent rapidement transformés en un tas de n'importe quoi. Il stoppa net, moment où la raison s'empara de lui, puis il me dit :

— Tu sais quoi ? On achètera ce qu'il faut là-bas...

Il me prit par la main, puis m'invita à m'habiller chaudement. Il me tendait déjà les doudounes, les écharpes, les bonnets, et les gants. Sans même comprendre ce que je faisais, j'étais déjà préparée à sortir.

Dehors, l'air froid de l'hiver était saisissant. Il m'amena sur le parking de l'immeuble, dans la voiture. Notre véhicule était une *Renault Super Cinq* qui avait amplement fait son temps. La peinture dévoilait le côté rouille de la carlingue. Tout le monde m'assurait qu'il fallait s'en débarrasser. Mais je l'aimais tant, et puis faute de moyens... Le principal étant qu'elle roule encore ! Et je

l'affectionnais tant, ma Titine... Tant de souvenirs, dans cette voiture...

Il prit le volant, nous conduisant sur le périphérique de Paris à vive allure. Autour de nous, les voitures semblaient bien calmes tandis que la Titine fumait ses gaz d'échappement en un ronronnement inquiétant.

— Doucement Bernard ! Tu vas abimer la voiture ! Mais qu'est-ce qu'il te prend aujourd'hui ? Tentais-je.

Bernard ralentit légèrement, mais pas suffisamment pour éviter d'enfumer les conducteurs situés derrière nous. Puis très vite, j'aperçus une pancarte juste en face de nous. Charles de Gaulle...

Nous étions enfin arrivés à l'aéroport. Des avions virevoltaient dans le ciel bleu et froid de l'hiver. À l'accueil, Bernard tendit à l'hôtesse deux tickets. Je regardais les rectangles de papier sans pouvoir déterminer la destination. Mes yeux me jouaient des tours, depuis quelque temps. Bernard avait très certainement acheté ces billets avant de rentrer à la maison ! Voyant que le départ était imminent et réel, je sentis en moi quelque chose d'étrange. La situation

elle-même l'était. Tout cela était si soudain !

— Je ne comprends pas... Qu'est-ce qu'il se passe ?  
Questionnais-je.

Il ne répondit rien.

*Il est fou ! Il est devenu fou !*

— On ne peut pas partir comme ça, voyons ! Où est-ce qu'on va, d'abord ? Personne n'est au courant ! Et puis ton travail... Comment vas-tu faire ? Tu as été viré ? On va se retrouver dans la merde sans ce boulot ! Déjà qu'on a du mal à payer les factures... Où as-tu trouvé ces billets ? Tu les as achetés ?

Il posa sa main sur ma bouche pour faire taire le moulin à parole que j'étais devenue. Je sentais la rage monter en moi, chose qui fut très rarement le cas !

— Je n'ai pas été viré de mon boulot, dit-il avec un sourire effrayant. Je suis parti sans rien dire ! Je m'en fou ! Faisons ce que nous avons toujours rêvé de faire ! Ma Biche... Je t'aime !

Je me débattis avec peine, et arrivais tout de même à enlever cette main inhibitrice.

— Encore faut-il avoir des sous pour faire ce qu'on veut ! Rétorquais-je.

Il se mit à rire fort. Des gens venant de tous les horizons, tout autour de nous, se retournèrent pour regarder d'où venait ce gloussement spectaculaire. Je ne comprenais vraiment pas la réaction de mon Bernard.

*La folie ! Mon Bernard est déjà sénile... Que vais-je devenir sans lui ?*

Puis, coup de fouet dans mon estomac. Le discernement était parfois douloureux de sens !

*Mon Dieu*, pensais-je, moi qui fus depuis toujours athée!

— Tu... Tu as...

— Oui, Biche ! J'ai enfin gagné au Loto ! Hurla-t-il.

Je me surpris à hurler de joie à mon tour. Mon Bernard, toute sa vie, avait joué trois fois par semaine au Loto, sans jamais gagner. Ses gains ne dépassaient jamais les trente euros. Je le réprimandais assez souvent de dépenser tout cet argent inutilement.

Mais cette fois-ci, c'était la bonne ! Les billets qu'il

avait tendus à la caissière en étaient la preuve. Jamais, oh grand Dieu, jamais il n'aurait pu les acheté autrement qu'en gagnant au Loto !

Tous les gens souriaient doucement en voyant deux échappés de l'asile psychiatrique sauter dans tous les sens... Certains, ceux comprenant notre langue française, se demandaient déjà s'ils n'allaient pas nous demander une petite prime de gentillesse...